



Sabrina Jeffries

LA CAPTIVE DU GALION



roman

Victoria

À PROPOS DE L'AUTEUR

À l'âge de douze ans, Sabrina Jeffries décide de devenir auteur de romance. Il lui faudra attendre dix-huit années et une expérience rédhitoire d'universitaire avant de vendre son premier livre. Aujourd'hui, ses romances historiques pétillantes et sexy, souvent primées, apparaissent dans les listes de best-sellers de *USA Today* et du *New York Times*. Elle vit actuellement en Caroline du Nord avec son mari et son fils, et consacre tout son temps à l'écriture.

La captive du galion

Collection : VICTORIA

Titre original :
THE PIRATE LORD

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A.

© 1998, Deborah Martin Gonzales.

© 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Bateau : © SHUTTERSTOCK/ALVOV/ROYALTY FREE

Femme : © ARCANGEL/MARK OWEN

Réalisation graphique : STUDIO PIAUDE

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-8532-9 — ISSN 2493-013X

SABRINA JEFFRIES

La captive du galion

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Léa Tozzi

Victoria

 HARLEQUIN

*À Emily Toth, ma féministe favorite,
ainsi qu'à mes parents,
qui m'ont appris à me battre pour mes droits.*

Chapitre 1

« Qu'il est regrettable de voir les Anglaises rester à leur place et se contenter d'être exquises, alors qu'elles ont le pouvoir de changer les choses... »

HANNAH MORE,
écrivaine et philanthrope anglaise

Londres, janvier 1818

À seulement vingt-trois ans, Sara Willis comptait déjà bien trop de situations gênantes à son actif. Il y avait eu cette fois, à sept ans, où elle avait été surprise en train de dérober des biscuits dans la grande cuisine de Blackmore Hall. Peu de temps après, elle était tombée dans une fontaine le jour où sa mère avait épousé son beau-père, le comte de Blackmore. Et puis il y avait eu ce bal, quelques mois plus tôt, où elle avait par mégarde présenté la duchesse de Merrington... à la maîtresse de son mari.

Mais tout cela n'était rien comparé au fait de devoir obéir à son demi-frère alors qu'elle sortait de la prison de Newgate. Jordan Willis — devenu comte de Blackmore, vicomte Thornworth et baron Ashley à la mort de son père — n'était pas

homme à contenir sa mauvaise humeur, ce que de nombreux membres du Parlement avaient appris à leurs dépens. À peine l'eut-il aperçue qu'il la poussa telle une enfant capricieuse vers la voiture qui les attendait. Quel mufle ! Comment pouvait-il la traiter avec aussi peu d'égard ?

Elle entendit ses amies du Comité des Dames pouffer de rire quand il ouvrit en grand la porte avec un regard noir.

— Dans la voiture, Sara. Exécution.

— Écoutez, Jordan, vous n'avez pas besoin de vous montrer aussi désag...

— J'ai dit : *exécution* !

Sara ravala sa rage et sa gêne puis grimpa avec autant de dignité que possible dans le véhicule qu'on avait expressément dépêché. Jordan monta à son tour, fit claquer la portière, puis s'installa sur la banquette face à elle avec tant de brusquerie que le fiacre tangua.

Tandis qu'il donnait l'ordre au cocher de lancer ses chevaux, elle adressa un regard navré à ses amies à travers la fenêtre. Elle était censée les rejoindre chez Mrs Fry pour prendre le thé, mais cela risquait d'être quelque peu compromis...

— Bon sang, Sara, arrêtez de faire cette tête et regardez-moi !

Calée contre les coussins damassés, elle se tourna vers son demi-frère. Il allait regretter de s'être comporté comme le dernier des goujats ! Elle renonça pourtant à ouvrir la bouche en le voyant froncer les sourcils, l'air menaçant. Jordan avait un sacré tempérament, mais ce n'était pas une raison pour qu'il se passe les nerfs sur elle ! Toute la bonne société londonienne ou presque était du même avis : la colère le rendait vraiment effrayant.

— Dites-moi, Sara, lança-t-il d'un ton brusque, comment me trouvez-vous, aujourd'hui ?

S'il lui posait cette question, c'était qu'il n'était peut-être

pas si fâché que ça, après tout. Les mains sur les cuisses, elle l'observa attentivement. Il avait noué sa cravate de travers, ce qui ne lui ressemblait pas. Il avait les cheveux en bataille, comme toujours ; quant à sa redingote et son pantalon, ils auraient eu besoin d'un bon coup de brosse.

— Assez débraillé, pour être honnête. Il faudrait vous faire raser et vos vêtements sont...

— Justement, pourquoi ai-je l'air aussi négligé, d'après vous ? Savez-vous ce qui m'a poussé à rouler à tombeau ouvert, sans même prendre le temps de dormir ou de m'habiller convenablement ?

Signe de son agacement, ses sourcils bruns formaient une ligne qui lui barrait le front.

Elle essaya de l'imiter. Peine perdue. Se mettre en colère ? Ce n'était pas dans ses habitudes.

— Vous étiez impatient de me revoir ? hasarda-t-elle.

— Il n'y a pas de quoi rire.

Il était tout aussi cassant avec les mères qui lui présentaient leurs filles dans l'espoir qu'il épouse celles-ci.

— Vous savez très bien ce qui m'amène. Inutile de jouer les charmeuses, votre projet absurde ne m'a pas échappé ! Et ça ne se passera pas comme ça !

Seigneur. Il n'était quand même pas au courant !

— Quel projet absurde ? bafouilla-t-elle. Avec le Comité des Dames, nous avons distribué de quoi manger aux malheureux de Newgate, c'est tout.

— Cessez de mentir, Sara, cela ne vous réussit pas. Ce n'est pas pour ça que vous étiez ici, et vous le savez très bien.

Jordan croisa les bras sur sa redingote cintrée. D'un simple regard, il la mit au défi de le contredire.

Avait-il appris la vérité ? Ou était-il en train de prêcher le faux pour savoir le vrai ? Avec lui, il n'était jamais aisé de se

forger une opinion. Elle avait eu ce sentiment dès l'époque où elle s'était installée à Blackmore Hall, après le second mariage de sa mère. Même quand il n'avait que onze ans, Jordan était très difficile à cerner, surtout les fois où il essayait de lui tirer les vers du nez.

Soit ! Elle n'avait qu'à se montrer aussi impénétrable que lui. À son tour, elle croisa les bras pour le singer et demanda :

— Alors pourquoi étais-je à Newgate, vous qui êtes un vrai puits de science ?

Personne ne pouvait se moquer de Jordan impunément. S'il acceptait de la laisser faire, c'était uniquement parce qu'il l'aimait comme une sœur, même s'ils n'étaient pas du même sang. À en juger par les éclairs dans ces yeux noisette, elle allait de toute évidence trop loin.

— Pour rencontrer les femmes qui seront envoyées en exil en Nouvelle-Galles du Sud. Le bateau appareille dans trois jours et vous nourrissez le projet absurde d'embarquer avec elles.

Sara voulut protester, mais il ajouta :

— N'essayez pas de nier. Hargraves m'a tout raconté.

Quoi ? Leur majordome avait vendu la mèche ? Lui qui avait toujours été si loyal envers elle ! Comment avait-il pu trahir sa confiance ? Ah, le scélérat !

La mine basse, elle s'adossa à la banquette et contempla le ciel brumeux et humide, lourd de nuages aussi épais que de la crème fouettée. Leur fiacre traversait Fleet Street. En temps normal, c'était un plaisir d'observer l'agitation frénétique de ceux qui y travaillaient. Des journalistes, des imprimeurs — des gens qui essayaient de tirer leur épingle du jeu. Mais pour l'heure, rien n'avait le pouvoir de la réjouir.

— Quand j'ai reçu la lettre de Hargraves, poursuivait Jordan d'une voix pincée, j'ai tout laissé en plan et je suis

venu à Londres. Il fallait bien que quelqu'un se charge de vous ramener à la raison, et vite.

— C'est la dernière fois que je fais confiance à Hargraves, marmonna-t-elle.

— Vous avez tort de réagir ainsi, Sara. Je vous l'ai déjà dit : vous ignorez peut-être le danger que représentent cette illuminée de Mrs Fry et son Comité des Dames. Pas moi.

L'inquiétude qui perçait dans sa voix s'accrut.

— Hargraves est heureux que vous tentiez de changer les choses, mais il n'est pas dupe. Il sait combien votre projet est hasardeux. Il a simplement fait son devoir en me mettant au courant de ce que vous aviez en tête. Dans le cas contraire, je l'aurais congédié, et il en est conscient.

Elle regarda son demi-frère. C'était un bel homme, impossible de le nier. Il avait des cheveux auburn et des yeux noisette si proches des siens... Les gens pensaient souvent qu'ils étaient frère et sœur. C'était parfois attendrissant de le voir tout faire pour la protéger. Mais la plupart du temps, c'était plus qu'agaçant. S'il n'avait pas été aussi accaparé par ses responsabilités au Parlement, elle n'aurait jamais pu s'engager dans ce projet. Et qu'importe si ce dernier était dangereux ou contraire aux bonnes mœurs !

— Comprenez-moi bien, Sara, ajouta-t-il, je ne suis pas opposé à l'idée de changer les choses. Les activités du Comité des Dames est louable. Sans elles, il y aurait davantage d'orphelins dans les rues, de petits qui ne mangent pas à leur faim...

— Davantage de femmes quasiment réduites à la prostitution parce qu'elles ont osé voler du pain pour leurs enfants !

Cette situation était si révoltante !

Elle poursuivit :

— On envoie ces malheureuses à l'autre bout du monde

pour une faute somme toute minime. Parce qu'on a besoin de femmes en Australie !

— Je vois. D'après vous, aucune ne mérite d'être jetée en prison, répondit-il sèchement.

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Beaucoup sont des voleuses et des prostituées... voire pire, c'est vrai. Mais pour une bonne moitié d'entre elles, c'est la pauvreté qui les a poussées à se mettre hors la loi. Vous devriez les écouter raconter leurs « crimes odieux » : certaines volent de vieilles fripes pour les échanger contre un repas ou un shilling. Une femme a été condamnée à l'exil après avoir dérobé quatre choux dans un champ. *Quatre choux*, bonté divine ! Pour le même délit, un homme aurait tout juste reçu une petite tape sur la main.

Jordan prit un air solennel pour lui répondre :

— Je sais qu'il y a des injustices, petite sœur. Mais c'est au Parlement qu'il faut les combattre, en faisant voter de nouvelles lois.

Petite sœur... Il l'appelait toujours de cette manière pour l'amadouer.

— Le Parlement a abandonné la responsabilité de ces femmes au Conseil de la marine, rappela-t-elle. Quitte à fermer les yeux sur ce qui se passe pendant la traversée.

L'humidité du fiacre était loin, très loin du froid glacial avec lequel vivaient ces femmes à Newgate. Et de celui qu'elles subiraient pendant leur voyage.

— Dès l'instant où elles poseront le pied à bord, l'équipage leur fera des avances. Ces bateaux deviendront des bordels flottants jusqu'à ce qu'elles arrivent à destination. Une fois là-bas, ceux qui mettront la main sur elles seront encore pires ! N'est-ce pas une punition trop dure pour une femme qui a volé du lait pour son enfant ?

— Et vous espérez me convaincre de vous laisser embarquer sur l'un de ces navires atroces ?

— Oh ! les hommes ne m'importuneront pas, rassurez-vous, mon frère. Ils ne s'en prendront qu'à leurs prisonnières car ces malheureuses ne peuvent pas se défendre.

— Ils ne vous *importuneront pas* ? répéta-t-il d'un ton sarcastique. Ce que vous dites est d'une naïveté... Enfin, Sara, ces bateaux ne sont pas faits pour...

— Quelqu'un qui veut changer les choses ?

Au même moment, le fiacre tangua en roulant sur un nid-de-poule. Quand la route fut plus carrossable à nouveau, elle ajouta :

— Ce serait pourtant nécessaire dans ce genre d'endroit.

— Et pourquoi pensez-vous que votre présence changerait quelque chose, sacré nom de Dieu ?

Elle grimaça en l'entendant jurer. Malheureusement, ce n'était pas le moment de le sermonner.

— Vos amis du Parlement ont ignoré les protestations des missionnaires qui se lancent dans ce même voyage. Mais ils n'ignoreront pas la sœur du comte de Blackmore si elle leur dresse un compte rendu impartial des conditions déplorables dans lesquelles vivent ces femmes, tant sur ces bateaux qu'en Australie.

— Effectivement ! admit-il en se penchant en avant, ses mains gantées agrippées à ses genoux. Ils ne vous ignoreront pas — *si et seulement si* vous y allez. Mais puisqu'il n'y a aucune chance pour que je vous laisse partir...

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher. Je suis assez grande pour me rendre là où je le souhaite, avec ou sans votre permission. Même si vous m'enfermez dans ma chambre, je trouverai un moyen de m'échapper — et si ce n'est pas à temps pour ce voyage, ce sera pour le suivant.

Sara recula légèrement. Jordan avait l'air si furieux qu'il semblait à deux doigts de se transformer en bête sauvage. Seigneur, ce que cet homme pouvait être irascible ! La femme qui l'épouserait serait bien avisée d'avoir une patience d'ange.

— Si vous ne me croyez pas capable de vous arrêter, pourquoi avez-vous profité que je sois loin de Londres pour mettre votre plan à exécution ?

— Parce que je voulais éviter cette discussion. Parce que je tiens trop à vous pour que nous nous disputions, Jordan.

Il marmonna un juron qu'elle eut du mal à entendre.

— Alors pourquoi partir, si vous tenez tant à moi ?

— Allons, Jordan, soupira-t-elle, mon absence risque de vous faciliter l'existence. Vous aurez sûrement moins de mal à gérer vos affaires si vous n'avez plus à vous inquiéter pour moi.

Il fallait environ six mois pour se rendre en Nouvelle-Galles du Sud, et autant pour en revenir : elle ne serait absente qu'un an.

— Ne plus m'inquiéter pour vous ? Que vais-je faire pendant tout ce temps, d'après vous ? s'insurgea-t-il en tapant du poing contre la cloison de la voiture. Bon sang, Sara, les navires font naufrage ! Il y a des épidémies, et le risque d'une mutinerie n'est pas à prendre à la légère...

C'était tout Jordan ! Il envisageait toujours le pire, aussi absurde que ce soit.

— Sans parler des pirates. Nous serions un joli butin pour eux, fit-elle remarquer avec un léger sourire.

Il se passa la main dans les cheveux, ce qui les ébouriffa encore plus.

— Vous trouvez ça drôle, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas idée des risques que vous prenez.

— Si, contrairement à ce que vous pensez. Mais il faut parfois se mettre en danger pour que les choses changent.

Une lueur triste traversa le regard de Jordan et il secoua la tête, la mine basse.

— Vous n'êtes pas la fille de Maude Gray pour rien.

Entendre le nom de sa mère la rasséra complètement.

— C'est vrai. Et j'en suis fière.

Sa mère avait consacré toute son énergie à faire évoluer les mentalités, depuis le jour où son premier mari, un ancien soldat, avait été jeté en prison pour dettes. Il y était mort. Cela ne l'avait pas arrêtée. C'était sans doute cet altruisme exceptionnel qui avait séduit le père de Jordan, le comte de Blackmore, un fervent défenseur du progrès. Elle avait sollicité son aide pour sensibiliser les membres de la Chambre des lords à la nécessité de transformer les prisons : ils s'étaient rencontrés à cette occasion. Ils étaient tombés amoureux au premier regard ou presque. Même après leur mariage, cette femme merveilleuse n'avait pas renoncé à sa volonté de faire évoluer la société.

Le cœur de Sara se serra. Cela faisait maintenant deux ans qu'elle était morte d'une longue et douloureuse maladie.

Ce souvenir lui fit monter les larmes aux yeux. Elle les sécha d'un revers de la main puis caressa le médaillon argenté de sa mère, qui ne la quittait jamais.

— Elle vous manque toujours autant.

La voix douce de Jordan rompit le silence qui s'était installé.

— Il ne s'écoule pas un jour sans que je pense à elle.

La voir émue avait dû le mettre mal à l'aise. Il suffisait de regarder la façon dont il agrippait le tissu de son pantalon.

— Je tenais beaucoup à votre mère, vous savez. Elle m'a traité comme son propre fils à une époque où... je me moquais du fait d'être materné.

Sara hochla la tête. Jordan avait toujours entretenu une relation très particulière avec sa propre mère, la défunte Lady

Blackmore. Tout juste un an après le décès de celle-ci, il avait vu son père se remarier. Mais c'était un sujet qu'ils avaient toujours paru éviter. Sara elle-même ne lui avait jamais posé beaucoup de questions à ce propos.

— Quoi qu'il en soit, s'empessa-t-il d'ajouter, votre mère me manque, à moi aussi. Et j'ai toujours admiré sa volonté de faire évoluer la société.

— C'était également le cas de votre père.

— Certes, mais il aurait désapprouvé votre projet. Il vous aurait conseillé de rester en Angleterre et...

— Et faire quoi ? Donner à manger aux pauvres ? Me rendre de temps en temps dans les prisons londoniennes tout en essayant de déjouer vos plans pour me trouver un mari ?

Il grimaça et elle regretta sur-le-champ cette remarque acerbe. Ce n'était pas dans son intention de le mettre en colère.

— Mes plans pour vous trouver un mari ? s'étrangla-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Ne me prenez pas pour une idiote. Je sais pourquoi vous tenez tant à me voir participer à ces événements mondains !

Elle attrapa les mains de Jordan. Raides et gelées, même à travers le cuir souple de ses gants.

— Si vous me jetez dans les bras de tous ces bons partis, c'est dans l'espoir que l'un d'entre eux ait pitié de moi et me demande en mariage. Avouez !

— Comment osez-vous dire une chose pareille ? s'exclama-t-il en retirant ses mains d'un air outré. Vous êtes belle, intelligente et pleine d'esprit. Si vous rencontrez l'homme idéal...

— L'homme idéal n'existe pas, affirma-t-elle. Essayez de vous mettre ça dans la tête !

— Vous m'en voulez encore au sujet du colonel Taylor. La voilà, la vérité. Vous avez rejeté tous ceux qui vous ont été présentés parce que j'ai refusé de vous laisser le fréquenter.

— Bien sûr que non ! C'était il y a cinq ans, bonté divine ! D'ailleurs, j'aurais pu l'avoir si je l'avais voulu.

Face au regard interrogateur de Jordan, Sara hésita, partagée entre sa fierté et le besoin de faire comprendre à cet entêté ce qu'elle éprouvait. Ce fut ce second sentiment qui finit par l'emporter.

— Je... Je ne vous en ai jamais parlé auparavant, mais vous souvenez-vous de la nuit où vous avez tout révélé à votre père ? La nuit où il m'a menacée de me priver de ma dot si j'épousais cet homme ?

— Difficile de l'oublier, vous m'en vouliez tellement !

— Eh bien... Plus tard, cette nuit-là, je me suis éclipsée pour voir le colonel Taylor en secret.

Une stupeur non feinte se peignit sur le visage de Jordan.

— Que dites-vous ?

— Je suis allée chez lui... pour lui proposer de nous enfuir ensemble.

Elle détourna la tête. Impossible de regarder son frère dans les yeux, ce souvenir était trop honteux.

— Il a refusé. Manifestement, c'était un hypocrite, vous aviez raison de me mettre en garde. Ce qui l'intéressait chez moi, c'était mon héritage. Et j'étais trop stupide pour m'en rendre compte.

Et maintenant qu'elle avait fait cet aveu, qu'allait dire Jordan ? Sans doute allait-il lui répéter qu'elle avait pris trop de décisions irréfléchies. Mais quand il posa doucement la main sur son genou, elle dut avaler d'autres larmes.

— Non, petite sœur, répondit-il d'une voix pleine de tendresse. Vous étiez jeune, tout simplement. À cet âge, les femmes suivent leur cœur. Et comme dit le proverbe, l'amour est aveugle. Vous ne pouviez pas voir sa vraie nature.

— J'aurais dû, pourtant ! Tout le monde avait vu clair

dans son jeu — vous, votre père, et même maman. J'étais la seule à ne me rendre compte de rien.

— Est-ce pour cette raison que vous rejetez tous vos autres soupirants ? Parce que vous les croyez capables de vous mentir ?

Elle se mit à entortiller l'un des rubans de sa robe bleue autour de son index ganté.

— Quand maman est tombée malade, je n'avais pas la tête à ce genre de choses. Après sa mort... quelque chose en moi s'est brisé. Le choc a été si rude, je n'ai plus la certitude d'arriver à faire la différence entre les chasseurs de dot et les hommes dignes de confiance.

— Vous ne pouvez pas accuser l'un de mes amis d'avoir des vues sur votre fortune ! Prenez St. Clair, par exemple. Certes, ce n'est pas l'homme le plus riche d'Angleterre, mais il n'est pas vénal. Et il ne tarit pas d'éloges sur votre beauté.

— St. Clair n'accepterait jamais que je sois aussi active. Ce qu'il cherche, c'est une maîtresse de maison, pas une femme désireuse de changer le monde. Par ailleurs, ajouta-t-elle avec une pointe d'ironie, il aime le saumon. Et je ne pourrais pas supporter un homme qui aime manger une chose pareille !

— Soyez sérieuse, Sara. Beaucoup d'hommes pourraient vous convenir.

— Pas autant que vous le pensez, répondit-elle en serrant son ruban encore plus fort. Les hommes en dessous de ma condition sont attirés par ma fortune, et ceux qui sont au-dessus n'ont pas envie d'une épouse qui rebattra les oreilles de leurs amis avec ses désirs de changement.

Jordan eut un haussement d'épaules.

— Alors trouvez quelqu'un entre les deux.

— Cela n'existe pas. Je suis une roturière adoptée par un comte, mais sans ascendance particulière. Je ne suis pas de votre monde, je n'en ai jamais fait partie. Le seul endroit où

je me sens à ma place, c'est auprès du Comité des Dames, où les hommes sont rares, vous vous en doutez.

Ce qu'elle n'osait pas dire, c'était qu'elle s'imaginait mal passer le reste de sa vie avec les hommes de son rang qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer. Les amis de Jordan étaient très gentils, mais ils préféreraient sûrement mener une vie paisible plutôt que de se rendre utiles au monde qui les entourait. Et aucun d'eux ne la comprenait. Pas un seul.

— Bon sang, Sara, si cela pouvait vous empêcher de partir, moi, je vous épouserais. Nous ne sommes pas du même sang. Nous pourrions nous marier, j'imagine...

— Que d'enthousiasme ! s'esclaffa-t-elle.

Vu ce que Jordan pensait du mariage, c'était surprenant de l'entendre proposer une chose pareille. Elle essaya de se représenter mariée avec lui. Mais non, enfin, quelle idée !

— Vous n'y pensez pas ! C'est impossible, et vous le savez bien. Nous ne sommes pas véritablement frère et sœur, mais c'est tout comme. Nous ne pourrions jamais nous marier.

— En effet.

Il semblait profondément soulagé de la voir refuser cette proposition tout à fait incongrue.

— De toute manière, cela ne vous empêcherait pas de partir, je me trompe ?

— Non, j'en ai peur. Allons, Jordan, ce bateau n'est sûrement pas si horrible. La plupart de ces femmes ont été condamnées pour des délits mineurs. Le médecin du bord embarquera avec son épouse, et certains missionnaires anglicans en ont fait autant dans le passé. Je serai parfaitement en sécurité.

Ils venaient de s'engager dans le Strand, cette grande artère si animée de la capitale. Jordan jeta un œil par la fenêtre comme pour chercher des réponses dans les vitrines de ces magasins qui avaient toute la bonne société pour clientèle.

— Et si vous preniez un domestique pour vous protéger ?

Elle lui lança un regard en coin. Il était en train de lâcher prise, cela ne faisait aucun doute. Il ne restait plus à Sara qu'à choisir habilement ses mots.

— C'est impossible. Il faut que notre lien de parenté reste un secret. Je suis censée être une enseignante célibataire. Je donnerai des cours aux condamnées et à leurs enfants, comme l'ont souvent fait les missionnaires.

— Car les enfants de ces malheureuses sont du voyage ?

Le simple fait de penser à ces pauvres petits forcés d'embarquer sur ces bateaux la fit bouillir.

— Oui, chaque passagère est autorisée à les prendre avec elle, à condition que les garçons aient moins de six ans, et les filles, moins de dix. Imaginez un peu ce qu'ils vont traverser, eux aussi.

Jordan resta muet un instant, comme s'il méditait ce qu'elle venait de lui expliquer.

— Pourquoi devez-vous voyager incognito ?

— Je compte coucher noir sur blanc chacune des exactions commises à bord. Si le capitaine et l'équipage savent que je suis votre sœur, ils agiront à l'abri des regards indiscrets. Nous souhaitons dresser un tableau impartial des conditions de voyage. Voilà pourquoi nul ne doit être au courant du lien qui nous unit.

— Cela ne m'empêche pas d'envoyer quelqu'un...

— En tant qu'enseignante, Sara Willis ne voyagerait jamais avec un domestique, soyez-en sûr.

— Formidable ! s'exclama-t-il d'un ton sarcastique. Vous serez donc livrée à vous-même.

D'un ton qui se voulait léger, elle répondit :

— Je n'ai pas besoin d'un chaperon. Souhaitez-vous me

faire comprendre que je suis trop empotée pour me passer d'une femme de chambre quelque temps ?

— Ce n'est pas le cas, et vous le savez parfaitement. Vous comptez donc embarquer à bord du *Chasteté* ? Bon sang, il y a de quoi rire en entendant le nom de ce bateau...

Sara foudroya Jordan du regard et il tourna aussitôt la tête vers la fenêtre. Ils n'étaient plus très loin de la résidence londonienne des Blackmore, sur Park Lane, une majestueuse demeure de style palladien qui semblait faite pour impressionner les simples mortels qui auraient osé s'aventurer dans ces pièces immenses.

Elle se rappelait encore combien ces colonnes titanesques et ces innombrables fenêtres l'avaient intimidée quand sa mère et elle étaient venues dîner là-bas pour la première fois. Mais son beau-père l'avait aussitôt aidée à se sentir à l'aise. Il lui avait proposé de voir la portée de chiots que la chienne de la maison venait de mettre au monde dans la cuisine. Ce qui l'avait conquise.

Parfois, il lui manquait autant que sa mère. Elle n'avait jamais connu son vrai père, mais Lord Blackmore avait si merveilleusement tenu ce rôle qu'elle l'avait toujours considéré comme tel. Il avait aimé sa mère de tout son cœur. Le voir disparaître un an après sa chère épouse les avait bouleversés, Jordan et elle. À dire vrai, ces deux pertes consécutives n'avaient surpris personne. Leurs parents n'avaient jamais aimé être séparés.

Le fiacre tangua au moment de s'immobiliser. Jordan bondit sur le trottoir recouvert de verglas puis aida Sara à descendre. Mais au lieu de lui lâcher la main, il lui attrapa l'autre.

— Que puis-je dire pour vous convaincre de renoncer ?

— Rien. Ma décision est prise. Ne vous inquiétez pas autant, Jordan. Tout va bien se passer.

— Vous êtes la seule famille qu'il me reste, petite sœur. Et je n'ai pas envie de vous perdre.

— Vous ne me perdrez pas, répondit-elle d'une voix mal assurée. Cette année va vite passer et je serai de retour en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Un an. Cela lui paraissait une éternité. Même s'il resta muet quand elle lui attrapa le bras pour entrer dans la maison à ses côtés, il avait envie de hurler, de pousser de grands cris, de la secouer comme un prunier. Une femme de son rang au milieu de ce baigne flottant ! C'était de la folie !

Hélas, il ne pouvait pas faire grand-chose pour la convaincre de renoncer. Si seulement son père avait encore été de ce monde...

Non, même lui aurait été incapable de faire plier Sara. La façon dont elle avait rejoint le colonel Taylor en catimini en était la meilleure preuve.

Que le diable l'emporte, celui-là ! Sans cette canaille, à l'heure qu'il était, elle aurait peut-être vécu aux côtés de son époux et de leurs deux enfants au lieu de rêver de lever l'ancre pour l'Australie. Tout cela était d'un grotesque achevé.

Hargraves la débarrassait de son manteau et elle lui lança un regard accusateur.

Le pauvre, il rougissait jusqu'au sommet de son crâne dégarni !

— Je suis navré, miss. Vraiment navré.

Comme d'habitude, elle s'adoucit devant la mine contrite du majordome, puis lui serra gentiment la main en murmurant :

— Ce n'est rien. Vous ne faisiez que votre devoir.

Sur ces mots, elle grimpa l'escalier recouvert d'un épais tapis. Jordan la laissa s'éloigner sans la quitter des yeux. Cette

jeune femme avait un cœur d'or et une générosité sans égale. Comment survivrait-elle sur ce navire infernal ? Œuvrer aux côtés du Comité des Dames lui avait donné un aperçu de la misère humaine. Une fois à bord, elle serait coincée sur ce bateau au moins un an. Sans protection. Seule.

Il observa sa taille fine, les boucles de cheveux auburn qui s'échappaient de son chignon, sa démarche si féminine, et il laissa échapper un soupir. Sara n'avait pas conscience de son charme. Elle se sentait peut-être très mal à l'aise en société, mais cela n'avait jamais empêché les hommes de la désirer. Bien au contraire. L'année où elle avait fait son entrée dans le grand monde, il avait dépensé une énergie folle pour écarter les soupirants les plus assidus de sa sœur.

Sans être extraordinairement belle, malgré son allure des plus distinguées, elle attirait les hommes par son intelligence et l'immense gentillesse qu'elle témoignait à tout un chacun. À ses yeux, le rang social n'avait pas la moindre importance. Une vieille fille aigrie et à la mine sévère n'aurait pas à craindre les marins du *Chasteté*, contrairement à Sara. Comment la laisser prendre la mer sans protection ?

Très bien, puisque lui interdire de partir ne servait à rien, il n'avait plus qu'une solution : trouver le moyen d'assurer sa sécurité.

Une fois Sara suffisamment éloignée, Jordan prit Hargraves à part.

— Connaissez-vous des marins ?

— Oui, monsieur.

Aussi inexpressif qu'à l'accoutumée, le majordome le débarrassa de son manteau et de son chapeau.

— Mon frère cadet, Peter, exerce cette profession.

Et soudain, un plan commença à se former dans l'esprit de Jordan.

— Est-il capable de se défendre ? Ou de défendre quelqu'un ?
Hargraves lui jeta un regard en coin.

— Il a servi dans la marine pendant six ans avant de s'engager sur un bateau marchand. Dans mon souvenir, il avait une assez bonne droite. Mais nous nous voyons rarement puisqu'il est en mer la plupart du temps.

— Et en ce moment ?

— Il se trouve qu'il est de retour sur la terre ferme depuis deux semaines.

— Excellent. Serait-il prêt à reprendre la mer d'ici quelques jours ? Cela pourrait lui rapporter une coquette somme d'argent.

Le majordome hocha la tête.

— Je n'en doute pas. Il n'est pas marié. Et il ne peut rien me refuser.

— Demandez-lui de venir ici demain à 10 heures. Et assurez-vous que Sara ne le voie pas. C'est compris ?

— Bien sûr, répondit Hargraves d'un air de conspirateur. Soyez sans crainte, milord, Peter est l'homme qu'il vous faut.

— Je l'espère.

Avec un sourire, Jordan laissa repartir son domestique. Parfait, il avait peut-être trouvé le moyen de garder un œil sur Sara pendant son long voyage. Encore fallait-il que Peter Hargraves soit digne de confiance. Si c'était le cas, quelqu'un veillerait sur sa sœur à bord du *Chasteté*. Qu'elle le veuille ou non.



SABRINA JEFFRIES

La captive du galion

Le courage de Sara est mis à rude épreuve depuis qu'elle a quitté l'Angleterre. Non seulement son bateau a été attaqué par des pirates, mais le terrible capitaine Horn, de sinistre réputation, a fait débarquer toutes les femmes sur une île déserte, avec le projet extravagant de fonder une colonie. Pire, Horn leur ordonne à présent de choisir un époux parmi les pirates ! Sara, la seule à oser parfois lui tenir tête, est incapable de le faire changer d'avis. Elle s'entend alors avec un matelot allié pour organiser un mariage blanc, qu'ils annuleront à Londres dès qu'ils auront réussi à fuir. Mais le capitaine n'apprécie pas du tout la nouvelle de ses fiançailles...

Série La trilogie des lords

ROMAN INÉDIT - 7,90 €

De janvier à juin 2018



2018.01.64.1039.4
CANADA : 13,99 \$